

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

# LE REVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XII.

MONTREAL, 17 MARS 1900.

No 252

## SOMMAIRE

L'Impérialisme, § *Vieux-Rouge* — Question de Drapeaux, *Franc* — La loi Lacombe, *Justus* — La sainte charité, *Charité* — Chronique, *Rigolo* — Le crétinisme, *Catholique* — L'Œuvre du restaurant ; Le syndicat de l'aiguille, *Jean de Bonnefon* — Universités américaines, *Félicien Pascal* — Pour vous, mesdames.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

Le REVEIL est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

## L'IMPERIALISME

Enfin, c'est fait !

Le grand chef a fait sortir le chat du sac, et le zollevereim a son plus cordial appui.

Il l'a déclaré en chambre.

Tarte, de son côté, est parti en France, escorté de ses amazones, avec le titre de vice-président de la ligue impérialiste.

C'est complet.

Je demanderai alors pourquoi avoir soulevé une rébellion en 1837-38, dont le résultat a été l'obtention des droits qui nous avaient été successivement enlevés par la bureaucratie anglaise. On ne demandait alors que la part légitime de représentation des Canadiens-français dans les conseils de la nation, et le droit imprescriptible de parler notre langue.

Ces revendications anodines ont été cause que quatorze des nôtres ont dansé au bout d'une corde et sont morts sur un gibet non pas infamant, mais glorieux, tandis que des centaines d'autres ont dû pren-

dre le chemin de l'exil pour ne pas subir le même sort.

Et aujourd'hui, soixante ans plus tard, après que toute la population canadienne-française eut triomphalement escorté au pouvoir le premier Canadien-français qui avait cet honneur depuis la fédération des provinces, le premier qui répudie les sacrifices des héros d'antan est celui-là même que l'on a porté au pinacle.

Cela peut sembler étrange, mais il faut bien se rendre à la brutale démonstration des faits.

Comme je l'ai déjà dit dans ces mêmes colonnes, le Canadien-français est loyal, et il aime la Grande-Bretagne à sa manière. Il n'a pas hésité à défendre l'intégrité de son territoire canadien lorsqu'il a été menacé par l'invasion étrangère 1812, et les invasions feniennes le prouvent.

Aujourd'hui, il est encore prêt à répéter la même chose, et se battrait même de préférence, si, par malheur il y avait une guerre entre l'Angleterre et la France, contre son ancienne mère-patrie, mais de là à lui imposer le tribut du sang et à le promener sur tous les champs de bataille, dans quelque pays qu'ils se trouvent, il y a loin.

D'aucuns prétendent que l'on a forcé l'hon. M. Laurier à fournir ces contingents d'hommes pour la guerre du Transvaal.

Si c'est le cas, l'hon. premier-ministre n'avait qu'une réponse à donner : dissoudre les chambres et en appeler au peuple. C'eût été plus digne.

Il aurait peut-être perdu le pouvoir et tout ce qui en découle, mais il aurait pu se dire :

Tout est perdu, fors l'honneur.

Lord Durham, dans son fameux rapport sur la situation politique du pays après l'échaffourée de 1837-1838, disait que

“ les Canadiens-français pouvaient facilement être achetés avec des titres et des décorations. ”

Je ne suis pas prêt à dire que M. Laurier a consenti à cet abandon de nos prérogatives en raison des honneurs et des titres qu'on lui a conférés. Loin de là. Mais à la vue de ce qui se passe, et en constatant l'extrême obligeance qu'on a mise à cet envoi de troupes à nos dépens, il y a beaucoup de gens qui se diront à eux-mêmes que Lord Durham avait peut-être raison.

Dans tous les cas, si Baytiste se met dans la tête de réfléchir sérieusement sur toutes ces choses, et pense que son gars, sur lequel il fonde peut-être de grandes espérances, est un jour obligé de prendre le mousquet et d'aller se battre en Chine ou aux Indes, et s'il en fait retomber la faute sur le premier-ministre, il est possible que l'enthousiasme de 1896 ne soit considérablement refroidi, et il pourrait bien arriver que le passage de M. Laurier au pouvoir aura été brillant mais éphémère.

Je ne lui souhaite pas cet accident vulgaire dans la carrière d'un politicien, mais son règne a été inauguré sous de si brillants auspices que ce serait vraiment dommage.

VIEUX-ROUGE.

## Question de Drapeau

On parle de hisser un jupon sur les édifices du Parlement, à Ottawa, à l'occasion du départ du deuxième contingent juponais pour Paris. Pourquoi pas ! On a bien hissé toutes espèces de pavillons au départ des soldats pour l'Afrique.

Est-ce que les jupons ne valent pas les culottes aujourd'hui !

FRANC.

## LA LOI LACOMBE

M. le docteur Lacombe, député de la division Ste-Marie à la Législature Provinciale, vient de déposer un projet de loi de nature à causer du bien aux ouvriers, surtout à ceux de Montréal. Les opinions sont partagées à ce sujet, mais il est permis de faire remarquer les bénéfices immédiats qui découleront de cette mesure pour les petits salariés.

Cette mesure consiste à exempter de saisie tous les salaires inférieurs à une piastre et demie par jour. On prétend en certains quartiers qu'elle aura pour effet de détruire entièrement le crédit de l'ouvrier, et que dans le temps de chômage ou les mauvais jours, les familles souffriront parce que l'épicier, le boulanger et le boucher ne voudront plus avancer les marchandises les plus nécessaires à l'existence.

A notre point de vue cette raison est mauvaise, car l'ouvrier qui est connu pour un honnête homme, qui ne perd jamais de temps inutilement et qui remplit ses obligations trouvera toujours assez de crédit pour vivre lorsque un malheur temporaire le frappera.

Par contre, les marchands de chair humaine, les vendeurs à la semaine, les agents encore plus rapaces et plus encombrants que les patrons, toute la séquelle des requins qui suivent le navire où ils sentent l'odeur du cadavre, perdront des plumes et ne pourront plus courir de risques incertains.

Et puis la classe intéressante des *Shylocks* et des *shysters*, qui marchent à la suite du suave agent de toutes sortes d'affaires véreuses, qui s'est mis dans le métier de tous les gens qui n'en ont pas, en seront quittes pour leurs déboursés et le peu de

travail qu'ils ont toujours consacré à leur sale besogne.

Et alors, adieu à la bonne petite lettre d'avocat qui coûte toujours \$1 quand ce n'est pas plus; adieu aux frais de cour qui découlent si le pauvre misérable qui a contracté une obligation de \$5 n'est pas capable de faire honneur à une signature qui, dans bien des cas, a été donnée à son insu.

La saisie vient plus tard, après avoir accumulé des frais sur la tête du débiteur qui n'en peut, mais. Vous connaissez tous la suite de l'histoire, elle s'est répétée assez souvent dans notre pays pour que nul n'en ignore.

Le malheureux père de famille, dans un moment de profond découragement, se voyant incapable de faire face aux voleurs éhontés qui exploitent sa misère, enlève le peu de guenilles qu'il a achetées pendant peut-être vingt années et les vend.

Ce n'est pas de gaieté de cœur qu'il en vient à cette extrémité, cependant, car, parmi ces pauvres meubles, il y en a qui lui rappellent des souvenirs touchants, des soirées de bonheur qui lui ont été procurées par le plaisir que les siens ont éprouvé en recevant un humble cadeau qu'il a pu procurer à sa compagne ou à ses enfants par un dur labeur, et en ne marchandant pas ses heures de travail.

Le *Shylock* ou le *shyster* ignore, naturellement, tous les sentiments que ce pauvre homme peut ressentir. Ni l'un ni l'autre n'ont jamais connu ce viscère qui s'appelle le cœur. Ils ne connaissent qu'une chose. Ils ont acheté des dettes de livres qui leur ont coûté au maximum 20 cents par piastre, et quelquefois 1 cent et ils entendent percevoir la pleine valeur de leur créance, plus les petits frais que la bonne loi leur accorde.

Si la mesure que le Dr Lacombe vient de soumettre à l'Assemblée Législative est adoptée, et que le seul bénéfice que le pauvre prolétaire en

retira, soit une protection efficace contre ces gens, ce sera, nous en sommes certain, une grande satisfaction pour le promoteur de la loi.

Si, dans tous les cas, on pouvait invoquer la justice humaine et croire que son verdict soit consciencieux, ce serait encore un demi-mal, mais, hélas, ! nous savons en quoi elle consiste, cette bonne justice des hommes : c'est toujours le plus fort qui a raison.

Quelquefois, la justice divine, qui est, paraît-il, immuable, vient à la rescousse et punit les coupables. Mais les victimes n'en sont pas moins lésés.

C'est ainsi que nous en avons un exemple aujourd'hui dans notre bonne ville de Montréal. Un de ces spéculateurs avait amassé sur des ruines une fortune s'élevant, suivant ses propres chiffres, à près d'un demi-million. Tout à coup, sans aucune raison apparente, il fut frappé dans sa famille et dans ses biens. Il perdit tout et il traîne les rues.

Il ne perdit pas l'honneur, car il n'en avait jamais eu, mais tout le reste lui fut enlevé.

C'est bien fait.

JUSTUS.

## LA SAINTE CHARITE

La lettre circulaire publiée un peu plus loin m'a été envoyée par un des hommes les plus importants de Montréal, bon catholique, croyant et pratiquant, ayant des relations journalières avec l'archevêché, et ami personnel de Monsieur Bruchési.

Il n'y a pas un mot de commentaire, mais j'ai bien compris la pensée de l'expéditeur avec lequel j'ai souvent causé de l'esprit d'accaparement de nos saintes communautés.

Jusqu'à présent, nos dignes sœurs s'étaient contentées de concocter des *schemes* quelconques pour détrousser les citoyens et se contentaient d'envoyer leurs cabaleurs enjuponnés récolter la riche moisson que la foi de notre peuple fait tomber dans

leurs mains. Aujourd'hui, elles ont trouvé mieux que cela et tout en se servant des anciens trucs, elles y ont ajouté des méthodes nouvelles et des plans fin-de-siècle qui ne manqueront pas d'augmenter le numéraire dans la sainte caisse, et de leur permettre de bâtir de nouvelles casernes pour enrégimenter nos filles et les former à l'art de la mendicité bien entendue, pour la plus grande gloire de Dieu, et le bénéfice des saintes baraques.

En spéculant sur la vanité de quelques Canadiens enrichis dans le commerce de cirage ou tout autre, elles les ont facilement décidés à prêter leur nom à l'*Œuvre* (vous avez remarqué que c'est toujours l'*Œuvre*), et à solliciter parmi leurs amis des souscriptions destinées à grossir le trésor.

La circulaire se lit comme suit :

Montréal, le 14 mars, 1900

Monsieur,

Répondant à l'appel de Monseigneur l'archevêque de Montréal, un certain nombre de citoyens ont résolu de fonder une association d'hommes pour venir en aide aux Révérendes Sœurs de la Miséricorde dans l'œuvre si charitable de la Crèche qu'elles ont inaugurée, il y a deux ans.

Une assemblée de citoyens aura lieu sous la présidence de Sa Grandeur Mgr Bruchési, dimanche le 18 mars courant à 2½ heures p.m., au couvent des Révérendes Sœurs de Miséricorde, 34<sup>e</sup> rue Dorchester, dans le but de jeter les bases de cette association et de délibérer sur les moyens qu'il y aurait à prendre pour réaliser ce projet.

Vous êtes instamment prié de prendre part à cette réunion à la suite de laquelle on pourra, si on le désire, visiter la Crèche.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de nos sentiments distingués,

Pour le Comité provisoire.

JOSEPH LAMOUREUX.

JOS. B. GIGUÈRE.

Avec la subvention du gouvernement, les bénéfiques que rapportent la Maternité, les quêtes quotidiennes et les carottes que

cette nouvelle association va pouvoir cultiver, les *Sœurs de la Miséricorde* (quelle dérision !) ne perdront certainement pas d'argent.

Avant de raconter la manière de faire la charité dans cette excellente maison, je désire vous narrer un incident banal qui met à nu le caillou que ces femmes ont à la place du cœur. C'est une bonne mère de famille qui le rapporte en me priant de le publier.

Au mois de décembre dernier, une pauvre femme qui allait faire un dur labeur, envoyait son enfant, âgée de neuf ans, passer la journée dans un asile situé dans la partie ouest. Elle avait oublié de lui donner le sou obligatoire pour permettre à la pauvre de pénétrer dans la salle de récréation à l'heure du lunch et y manger sa maigre pitance. Aussi la bonne sœur s'empressa-t-elle de lui signifier d'avoir à sortir, ce qu'elle fit en pleurant, car il fait froid au mois de décembre, et si une petite camarade ne l'eût pas conduite chez elle, elle aurait bel et bien passé cette heure sur les degrés de l'asile.

Voilà leur charité !

Maintenant ce qui suit a déjà été raconté dans ces mêmes colonnes, mais comme on ne peut trop répéter ces bonnes choses, je réédite cette histoire :

Mon dernier article, portant le titre inscrit en tête du présent, a paru dans le CANADA-REVUE du 10 mars écoulé. A cette date, je faisais pressentir une suspension temporaire de l'étude que j'ai entreprise sur nos *Institutions de Charité*, parce que les documents me faisaient défaut pour l'établissement inscrit en tête de la liste des saintes maisons dont je me proposais de faire un examen sérieux autant qu'approfondi.

Voici en quels termes j'annonçais à mes lecteurs l'ajournement de mon prochain article :

La semaine dernière, en terminant mon article

sur l'hôpital Notre-Dame, je promettais à mes lecteurs de parler d'un établissement religieux de Montréal dont la réputation n'est pas précisément enviable.

Je me refuse à croire à toutes les histoires qui circulent, et je ne veux donner sur cette maison que des renseignements certains et précis. Malheureusement, la crainte chez les uns, le mauvais vouloir chez les autres compliquent singulièrement mes recherches.

Ne voulant pas m'exposer à verser involontairement dans l'erreur ou seulement dans l'exagération, je dois ajourner la publication de l'étude promise ; mais en dépit des résistances je connaîtrai la vérité sur cet établissement hermétique, et je la dirai tout entière.

La narration, même très écourtée, des faits qui se passent dans cette sainte maison, que nous nommerons, pour ne pas laisser place à la moindre équivoque : HOSPICE DE LA MATERNITÉ ou MAISON DES SŒURS DE LA MISÉRICORDE, — cette narration, dis-je, peut fournir matière à plusieurs articles.

Pour le moment, je m'en tiendrai au fait le plus anodin.

\*\*\*

Il y a quinze ans, peut-être un peu plus, un français de haute naissance, et de haut savoir surtout, venait s'installer à Montréal pour y vivre en travaillant, y souffrir et y mourir gueux.

C'était M. le marquis de Salhèles, connu seulement, tant qu'il vécut, sous le nom prosaïque et rôturier de Dupuy.

Vers 1882, M. Dupuy fonda la *Semaine Religieuse* de Montréal, et dirigea cette publication jusqu'au jour où on lui dit évangéliquement : *Ote toi de là que je n'y mettons.*

Le marquis se retira, écœuré peut-être, mais gardant ses impressions pour lui... et pour quelques intimes à qui il se plaît de réciter la fable du *Singe* et du *Chat*.

Lorsque le CANADA-ARTISTIQUE, précurseur aimable du CANADA-REVUE, vit le jour, M. Dupuy en fut le rédacteur en chef, et ses savantes études raisonnées sur les réformes scolaires et sur la suppression de l'exemption des taxes accordée aux couvents de la Province ont évidemment pesé dans la balance archi-épiscopale lors-

que notre mise au ban des fidèles a été décrétée le 11 novembre 1892.

La veille de Noël 1891, M. Dupuy, se sentant gravement atteint par un mal inconnu qui le minait depuis longtemps, et qui n'était autre que la misère et les privations, pria un de ses amis, M. le colonel Audet, de le faire admettre quelque part, afin qu'il puisse mourir en paix avec le divin Maître qu'il adorait, — que nous adorons, — et éviter aux braves gens chez lesquels il logeait les inconvénients du trépas d'un pauvre homme dans une mansarde.

M. le colonel Audet put le faire admettre chez les "Sœurs de la Miséricorde," après avoir assumé, toutefois, la responsabilité des frais présents et futurs.

Dans ces saintes maisons où l'on sollicite trois cent soixante-cinq jours par année, et trois cent soixante-six jours les années bissextiles, la charité des gens pour secourir les infortunés, il est bon de remarquer que les pauvres ne sont admis qu'avec une bonne caution, et à condition que le paiement ne se fasse pas trop attendre.

Enfin le pauvre Dupuy fut accepté en rechantant.

Le lendemain, jour de Noël, M. Stanislas Côté, le distingué rédacteur du *Moniteur du Commerce*, et notre vaillant directeur M. A. Filiatreault, tous deux amis du défunt, furent avertis par un tiers que le pauvre Dupuy était très malade.

Ils allèrent le voir, le fortifièrent un peu par leur présence, et se retirèrent avec l'appréhension de la fin prochaine du malade.

Le lendemain, dimanche, M. Dupuy pria les bonnes sœurs d'avertir au plutôt le colonel Audet qu'il désirait instamment l'entretenir pour lui dévoiler le mystère qui entourait sa présence à Montréal.

Les excellentes sœurs le firent trop tard !

À trois heures du matin, le lundi, M. Dupuy entra en agonie. Personne n'aurait eu connaissance de ce fait banal si M. Charles Labelle n'avait téléphoné vers 7 heures à M. A. Filiatreault l'état de leur ami commun. M. Chas. Labelle, partant pour Marieville, ne pouvait assister aux derniers moments de cet homme de cœur et de grand savoir imatriculé QUELCONQUE chez

les INCOMPARABLES "Sœurs de la Miséricorde".

À 8 heures, M. A. Filiatreault était auprès du cadavre animé que s'appelait encore Dupuy.

Notre directeur, ému et recueilli, assista à l'administration *in articulo mortis* des derniers sacrements qui furent accordés à son malheureux ami et collaborateur.

La mort l'ôta de ce monde à 9 heures du matin.

Ce n'est pas le moment de faire la panégyrique de ce digne homme qui n'a laissé d'autres traces ici qu'un dévouement illimité aux classes déshéritées ; qu'un amour profond pour le progrès raisonnable et raisonné ; qu'un souvenir poignant de ses tribulations et de ses misères imméritées.

Son départ pour le ciel est encore trop récent pour que nous puissions le faire juger selon ses mérites réels. Nous attendrons ; mais nous ne pouvons aujourd'hui comprimer l'émotion qui nous envahit au souvenir de sa vie, et surtout de sa mort.

Après lui avoir fermé les yeux, M. A. Filiatreault avant de se retirer, déclara qu'il allait s'occuper des funérailles et qu'il donnerait aux sœurs, à ce sujet, des nouvelles dans la journée.

À 11 heures, c'est à dire, moins de deux heures après la déclaration de notre directeur, le téléphone l'appelait : — SI VOUS N'ENLEVEZ PAS IMMÉDIATEMENT LE CORPS DE M. DUPUY NOUS ALLONS LE JETER DEHORS.

Ces paroles ont été immédiatement enregistrées devant témoins ; et j'en affirme, d'après eux, la rigoureuse exactitude. — "Jetez-le à vos risques et périls," répondit M. Filiatreault.

Néanmoins notre directeur téléphona à M. le Dr Fafard pour le mettre au courant de la situation, et pour s'assurer, au cas très probable où les dignes sœurs exécuteraient leur menace, si l'hôpital laïque de Notre-Dame consentirait à servir de morgue pour le cadavre d'un chrétien, mort chrétiennement dans une maison dix fois sainte plutôt qu'une.

M. le Dr Fafard qui était appelé à St Eustache, ne put agir directement, mais il téléphona à l'hôpital, et pria l'administration de s'entendre

au sujet de l'asile à donner à un mort avec M. Sauvalle.

Celui-ci reçut l'assurance que si le cadavre était violemment expulsé, l'hôpital le recueillerait.

Notons bien que l'hôpital est de fondation laïque.

Il faut croire cependant que tout le personnel de la *Maternité* n'était pas d'accord pour jeter au ruisseau un cadavre non encore refroidi, car à midi et demi, M. l'abbé Charpentier, aumônier de l'établissement, téléphona à son tour à M. Filiatreault : — " Ne t'occupe pas du cadavre de M. Dupuy. On va le garder, mais tâche de l'enlever au plus vite. "

La presse de Montréal fit une collecte pour donner à l'un de ses membres distingués des funérailles dignes d'elle.

Des chantres s'offrirent pour rehausser la solennité du service, et Mgr Emard fit dire une messe gratuite à la *Maternité* pour le repos de l'âme du défunt, après avoir versé \$5 comme contribution personnelle pour les autres frais.

Le jour même, M. Schwob, assisté de son secrétaire, M. Colonnier, alla faire un inventaire chez le défunt, réunit son minuscule avoir, découvrit des comptes en souffrance, remit le tout à M. Filiatreault qui se chargea de tout régler, ce qu'il fit avec une loyauté *laïque* sur laquelle il me défend de m'étendre.

J'obéis... mais je répare une omission :

Le cadavre de l'infortuné Dupuy est resté sans garde le jour, sans lumière la nuit, tant qu'il séjourna chez les désintéressées et douces femmes qui s'appellent les *Sœurs de la Miséricorde*.

Lorsque le mort fut au charnier, M. Filiatreault se rendit au couvent qui avait bien voulu recueillir le dernier souffle d'un vieillard, et demanda ce qu'il était dû pour les trois jours qui s'étaient écoulés entre l'entrée du malade et la sortie du cadavre.

— SEPT DOLLARS ! Deux piastres et trente-trois cents par jour.

Rien que cela ! Pauvres sœurs de la Miséricorde, malheureuses propriétaires de tant d'immeubles de bon rapport ! Je comprends maintenant que vous soyez réduites à la mendicité !

Au taux de \$70 par mois pour loger un homme, il est bien évident que les maisons de pension laïques ont droit à une subvention du gouvernement.

Ces gens là, les méprisables et ridicules laïques, ont des enfants à nourrir, à élever, à vêtir, à caser, etc. Et ils louent une chambre confortable à un étranger pour \$6 ou \$7 par mois, alors que le *boss* ne gagne souvent qu'une piastre par jour pour huit ou dix bouches affamées !

Oh ! ces infâmes laïques doivent avoir des vices cachés pour faire une concurrence aussi gigantesque et déloyale à ces *pauvres sœurs* !

Notre directeur, qui n'est pas un homme sentimental, offrit simplement \$5 à l'entreprise, pensant que c'était raisonnable. Il enveloppa son offre du compliment suivant :

— Ma sœur, voici \$5. C'est à prendre où à laisser. Vous achèterez un pied de terrain en moins, ça vous épargnera des taxes, lorsque vous en paierez.

— Mais, Monsieur, répondit dignement la Sœur trésorière, nous n'achetons pas de terrains.

— Oh ! s'exclama M. Filiatreault, vous en avez donc assez !

Il est aisé de comprendre qu'un règlement agrémenté d'observations semblables ne devait pas traîner en longueur. La bonne sœur accepta, donna quittance, et M. Filiatreault se retira, demandant au ciel la faveur, pour lui et pour les siens, de crever au coin d'une borne plutôt que de mourir dans un lieu sanctifié.

J'adresse à Dieu la même prière.

Et maintenant, concitoyens, portez votre argent aux bonnes sœurs.

CHARITÉ.

Il y a quelques pieds de neige à Québec, où je suis en ce moment.

Les côtes ont grandi, si j'ose m'exprimer ainsi.

ET C'EST AINSI

C'est si doux à prendre, le BAUME RHUMAL, et cela fait tant de bien quand on est enrhumé.



# CHRONIQUE

En avant le jupon !

Il brille au premier rang.

\* \*

On doit répéter "*Les Pattes de Mouche*" au bénéfice de l'Hôpital Notre-Dame.

\* \* \*

Vive le jupon !

Toujour et partout !

Surtout dans le gouvernement !

\* \* \*

Le *Soleil* annonce que l'Assemblée Législative a passé la journée sur le pont de Québec.

Attendez qu'il soit construit, au moins.

\* \*

On assure que si le bill de Redistribution est rejeté par le Sénat, il y aura des élections générales à brève échéance.

Tant mieux !

\* \* \*

M. le professeur Contant doit donner sous peu une audition de ses élèves. Je lui souhaite tout le succès qu'il mérite.

M. Contant, en professeur consciencieux, a formé de bons élèves par le passé, et je suis sûr que ses élèves futurs lui feront honneur.

\* \*

Il est évident que le Conseil Législatif n'a jamais songé au suicide. Tel que je l'ai vu hier soir, il somnolait pendant qu'un monsieur quelconque ronronnait des phrases bien senties sur son utilité. Ce monsieur, très vieux, disait de plus vieilles choses encore, devenues trop mûres pour le vingtième siècle.

Délivrez-nous, Seigneur, du Conseil Législatif.

\* \* \*

Lorsque le papa Marchand n'a plus de parents proches ou éloignés à caser dans de bonnes places au gouvernement, il s'empresse d'employer des Belges ou des Français qu'il paye largement. C'est là une politique bien entendue et qui mènera le bouhomme sur le chemin de l'opposition quand viendra le moment fatal où l'on vote.

Heureusement pour le parti libéral il sera disparu à cette époque.

\* \* \*

Aurons-nous un troisième contingent de femmes ?

Voilà la question que beaucoup de gens se posent avec anxiété.

De braves citoyens clairvoyants entrevoient un danger national dans cet exode et se disent que si on envoie la fleur de nos jeunes gens en Afrique et nos plus belles femmes à Paris, le pays se dépeuplera.

Et alors !

Que ferez-vous, M. Laurier ?

Vous serez obligé d'aller vous-mêmes à l'assaut et de montrer l'exemple aux autres.

\* \* \*

Ecoutez bien, mon ami, ceci est un simple renseignement que je vous donne.

Si jamais vous allez visiter le palais législatif à Québec, tâchez d'avoir un air complètement indifférent, un air de j'm'en f. . . . enfin, car si vous n'arrivez pas à cela, les huissiers qui font le service dans les couloirs vont croire que vous êtes venu exprès pour voler la caisse du gouvernement.

Et comme elle est vide en ce moment, en dépit du surplus du bonhomme Marshand, vous ne gagnerez rien, mais au contraire vous y perdrez de la considération.

\* \* \*

Il est bien évident que toutes les administrations libérales qui se succèdent à Québec seront toujours les mêmes. Une confiance aveugle dans les lumières d'un farceur quelconque qui a un accent exotique et peut tourner une phrase en un français plus élégant que celui que l'on entend d'habitude en ce pays, est la récompense des flatteries que l'on adresse au Vieux-Lion. Alors les secrets du gouvernement tombent dans les oreilles d'étrangers au pays dont on n'a jamais scruté le record, et l'on s'étonne tout à coup que le gouvernement fort dont on était le chef est tombé, grâce à la divulgation de certains secrets qui ont été confiés à des plumes vénales qui nous viennent on ne sait d'où.

La chose s'est vue sous le régime Mercier, et elle est en train de se répéter sous celui du papa Marchand.

Surveillez votre entourage, père, ou il vous en cuira.

Les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

On se rappelle qu'il y a quelques années, Lord Strachona et Lord Mount Stephens ont fait un cadeau princier pour la fondation de l'hôpital Victoria.

Se basant sur l'exemple donné par ces deux éminents citoyens les pauvres sœurs de l'Hôtel-Dieu, qui ne possèdent encore que quelques pauvres millions péniblement acquis à la sueur de leur front, demandent à la Législature de donner à la corporation de Montréal de leur octroyer, *gratis pro Deo*, une légère tranche de la ville : la ferme Fletcher, afin de leur permettre d'agrandir leur baraque.

Ce petit cadeau n'a l'air d'avoir aucune importance, mais lorsque tous les terrains avoisinants qui viennent d'être vendus en lots seront couverts de bonnes maisons, la ferme Fletcher vaudra quelques millions, et c'est un léger détail que les cornettes ne perdent jamais de vue.

RIGOLO.

## LE CRETINISME

Est-il bien étonnant que l'on nous accuse d'être crétins en certains quartiers, lorsque les grands journaux quotidiens publient des récits semblables à celui que nous reproduisons plus loin ?

Le premier sentiment que le lecteur intelligent éprouve à la vue de ces lignes est un étonnement qui se change vite en stupeur lorsqu'il a bien compris toute la portée du fait-divers. Vous n'avez qu'à vous en rendre compte par vous-même.

Et c'est la *Patrie*, le journal libéral, le successeur du *Pays* d'autrefois, qui a l'audace d'étaler ces insanités devant ses lecteurs.

Savourez ce morceau :

L'on raconte un fait étrange, qui, s'il s'est réellement produit, ne tiendrait rien moins que du miracle. Il aurait été constaté dans le village Turcot, près de Montréal, dans une maison de la rue St. Gabriel, occupée par une brave famille

du nom de Aubin. Voici ce qu'en dit une personne respectable.

Dimanche dernier, dans l'après-midi deux jeunes filles de l'endroit, Milles Larivière, dévouées à l'œuvre de la construction d'une église pour la communauté des Révérends Pères Franciscains, se présentèrent au domicile de M. Joseph Aubin et donnèrent à Mme Aubin en échange d'une aumône, une image de Saint-François d'Assises, grande comme la main et en papier léger, l'aumône devant être versée aux fonds de l'église. Mme Aubin alla déposer cette image dans une pièce retirée sur une tablette en présence d'une image de la Ste-Face. Elle l'avait à peine mise en cet endroit que l'image se dressa, paraît-il, et se tint immobile devant l'effigie vénérée du Sauveur. L'image resta ainsi dans cette position pendant des heures entières et même des jours. La nouvelle s'en répandit rapidement et depuis dimanche ce fut un pèlerinage ininterrompu à la maison Aubin de personnes curieuses de constater le phénomène. Pour mettre un terme à ce va et vient devenu ennuyeux, la famille Aubin a dû fermer ses portes aux visiteurs. On dit que M. le curé Lacasse a été averti de ce fait extraordinaire et invité à aller constater *de visu*.

Voilà où nous en sommes rendus !

Nous croyons qu'il est à peu près impossible de descendre plus bas, mais on ne sait jamais.

La terre d'Espagne sera alors distancée.

CATHOLIQUE

### MIEUX QUE LE DIAMANT

L'or est moins précieux que la santé qui ne s'achète pas. LE BAUME RHUMAL vaut mieux que le diamant qui coûte si cher. 28

**AUX SOURDS** — UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreille par les Tympan artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON, a remis à cet institut la somme de 25,000 frs. afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement. S'adresser à l'INSTITUT NICHOLSON, 780, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

Voyez l'annonce de la DERMATINE sur la dernière page.

## L'ŒUVRE DU RESTAURANT

Midi ; l'heure où les ateliers versent leurs victimes dans la rue pour le vague déjeuner ; l'heure où les victimes de l'aiguille vont être les victimes de la gargote ! Elles envahissent les trottoirs où leur troupe serrée, inhabile à se diriger, serpente comme une écharpe ondée par les caprices du vent.

La rue de Richelieu est la plus envahie. Elle est la limite entre les quartiers de luxe et les quartiers de commerce. Les fantaisies de la rue de la Paix viennent s'y heurter contre les gros maisons du Sentier. La vie du Paris qui travaille, du Paris qui répand la mode sur l'univers, a là son existence la plus intense, sa course à la minute vers le beau qui reste ou le joli qui passe.

Au numéro 47, près de la fontaine où Molière rit tristement avec les larmes éternelles des eaux à ses pieds, un large écriteau porte cette mention : " Restaurant de dames seules.. " Arrêtez-vous un instant au seuil de cette maison et vous verrez défilér les quatre cents ouvrières qui viennent chaque matin demander à cette œuvre de profonde humanité le calme du repas, l'illusion du chez soi inconnu, impossible, rêvé.

Au fond de la cour s'ouvre une salle vaste et claire, propre comme une crémaillère hollandaise. La longue série des tables blanches s'étend chargée d'assiettes plus blanches avec les couverts de nickel brillants comme des taches de soleil sur le bois très lavé. Le menu s'étale avec les prix :

Pain.....	0 05
Un plat de viande.....	0 30
Un dessert.....	0 15
Vin, bière ou lait.....	0 12

C'est ainsi que pour treize petits sous l'Œuvre de l'Aiguille donne à l'ouvrière de quoi se nourrir et se croire chez elle pendant une heure. Au premier étage il est une autre salle où un repas à prix fixe est servi. Cent personnes viennent là tous les matins prendre pour quatre-vingt-dix centimes un confortable déjeuner. Ce sont les iches, les parvenues du métier. Enfin un salon

de lecture est ouvert à toutes. Un piano, une bibliothèque, des jeux, des tables pour écrire transforment ce salon en un cercle pour dames, un cercle gratuit.

Mais voici les clients qui entrent. Cachez-vous dans la case vitrée du contrôle, car l'homme est d'ici chassé comme le loup de la bergerie.

Les femmes sont de deux âges seulement ; car il n'y a pas d'ouvrière qui paraisse avoir trente ans. Pour les martyres de Paris, l'enfance frêle et souriante tourne à la vieillesse brusquement comme tourne le chemin dans la montagne. C'est la jeunesse avec ses suaves clartés d'albâtre sortant de la carrière.

Puis, c'est longuement la vieillesse avec ses rides, rayons hivernaux de la souffrance.

C'est l'enfance avec ses lèvres fraîches, lames de pourpre, taillées pour les baisers paisibles ; c'est la vieillesse avec ses lèvres pâles, tannées comme du vieux cuir.

C'est la gracieuse enfance qui rit de tout et à tout ; puis c'est la tristesse fière qui veut encore sourire avec les autres, mais qui sourit comme un masque.

Pour l'ouvrière de Paris les heures légères et perlées des premiers ans ont encore leur écho dans le cœur que déjà toute joie est frappée à mort sur le visage en démolition.

Devant moi, tout en bas, une petite ouvrière se place. Ses yeux sont d'un azur aussi pur que s'ils venaient d'éclorre, aussi pâle que s'ils allaient s'éteindre. L'étonnement seul manque à cette enfance. Elle semble avoir été saisie d'amertume avant d'avoir vu les choses. D'une main elle tient le menu, de l'autre des sous qu'elle compte et qu'elle recompte. Elle hésite, elle recommence, puis elle commande. Elle n'a que neuf sous. Elle ne prendra pas de pain, elle ne boira pas de vin ; mais elle aura son dessert, le luxe de son déjeuner. C'est aussi que peut-être ses souliers n'ont pas de semelle dessous, mais sont ornés d'une boucle dessus.

Une minute pour dévorer le morceau de bœuf avec des dents qui brillent dans la chair sanguante comme un émail blanc sur un cloisonné rouge. Dix minutes pour goûter lentement et

faire durer le petit pot de crème. Puis elle se couche, sur son corsage, les miettes d'un pain imaginaire et part avec un mouvement du corps, élégant, parisien. Elle se sauve vers les étalages s'il fait beau. Elle va essayer ses doigts sur le piano du premier étage si la pluie tombe au dehors.

Là-bas, dans un angle, en sa robe noire, le corps appuyé contre le mur, l'âme appuyée contre une colonne de tristesse, avec une respiration courte comme un souffle d'enfant, se tient une ouvrière qui veut déjeuner et ne peut pas. Le mécanisme de la machine à coudre a détruit le mécanisme féminin : un potage, un autre potage, un verre de lait et c'est tout. Elle sort dédaigneuse de paroles, retirée au fond d'elle-même, avec une vision d'hôpital dans l'œil décomposé.

Au milieu de la salle, en plein milieu, ce sont des rires aigus, des rires pointus comme des dents canines qui luttent avec le bruit des fourchettes et des plats, pour triompher de tout. C'est une table de trotteurs. Elles ont inventé un déjeuner compliqué et somptueux où, en se partageant les portions, elles goûtent chacune à six plats. Mais elles se sont trompées dans leur combinaison, elles doivent soixante-dix centimes au lieu de soixante-cinq. Elles crient et se querellent comme si on leur arrachait les entrailles ; et le gérant, bon homme, renonce à sa réclamation.

Au premier étage le paysage est plus calme. Le service à prix fixe semble réservé aux ouvrières rangées et sûres de leur lendemain. Les conversations sont à voix basse comme dans un cloître. Les jupes tombent en plis réguliers ; au corsage pas une agrafe ne manque. Voyez cette modiste appuyée contre un pilastre. Elle semble, en sa fine taille, une cariatide posée là pour orner mieux que les quatre cariatides de plâtre blanc qui donnent à la salle un air de théâtre provincial. Son front est de nacre, ses cheveux noirs sont comme un casque d'acier brillant. Elle mange naturellement, avec une élégance souveraine, piquant de haut avec la pointe de sa fourchette comme un joli oiseau avec la pointe du bec.

Et ces ouvrières, celles du haut comme celle d'en bas, sont heureuses d'être là parce que la femme de Paris a le culte né de l'ordre et de la propreté, parce qu'elle cherche, à bras tendus un appui dans la vide immense de la grande ville.

Si l'Œuvre de l'Aiguille avait dix restaurants au lieu d'en avoir deux, les dix maisons seraient pleines encore. Une visite à la salle de la rue Richelieu ou à sa succursale de la place du Marché-Saint-Honoré devrait donner à quelque âme charitable le désir de fondations semblables. Créer pour la petite ouvrière parisienne l'oasis du repas, c'est peut-être trouver le meilleur moyen de sauver les existences qui se perdent sans avoir commencé comme se perd la source qui ne trouve pas de bords fleuris entre lesquels elle puisse couler.

## LE SYNDICAT DE L'AIGUILLE

Nous avons vu la ferrounière de malheurs qui cerne à Paris l'ouvrière de l'aiguille et fait de cette femme la victime expiatoire des révolutions, où les hommes ont trouvé peut-être des épluchures de liberté.

Comme le soleil du printemps détache des montagnes les blocs de neige qui, roulant, en ramassent d'autres pour éclater tous ensemble dans la paisible vallée, de même le malheur de l'ouvrière parisienne fait boule et va de grande ville en petite ville pour éclater dans le dernier village.

La difficulté d'arrêter ce mal tient à la destruction de la famille ouvrière qui, à Paris, est tombée en ruine et ne peut plus être relevée.

Tandis que les théoriciens modernes, qui ont porté dans le passé les coups du fer et du cheval d'Attila, ne tentent rien pour la femme ouvrière, un homme qui appartient au passé a emprunté aux autres âges un remède démodé, et il a prouvé qu'il avait raison en achevant jusqu'à la perfection une entreprise pratique.

Le "Syndicat de l'aiguille", dont le siège est, 35 rue Boissy-d'Anglas, est la seule œuvre, au moins à Paris, qui mêle à la charité intelligente une intention de justice. Cette association pro-

fessionnelle mixte dans laquelle peuvent entrer toutes les ouvrières est la petite et frêle restauration d'un grand passé. C'est la corporation, c'est-à-dire l'association du maître et de l'ouvrier. C'est la renaissance de l'œuvre de protection mutuelle organisée par saint-Louis, codifiée par Louis XI, réduite par les combinaisons de Richelieu et de Louis XIV, détruite enfin par ce Turgot qui passe pour un père de la démocratie et qui fut un de ses premiers assassins.

Fondé le 24 avril 1892, le Syndicat de l'aiguille a repris au profit des femmes la tradition de la corporation. Il a prouvé en réussissant, que la corporation n'est pas une de ces institutions que les siècles importent avec eux. Détruite, elle a trouvé une vengeance dans les désordres qui ont déchiré les entrailles du monde ouvrier et, dans cette maladie impérieuse qui s'appelle "les besoins nouveaux"

Le fondateur de l'Œuvre de l'Aiguille a tenu compte des solutions sur lesquelles l'humanité a vécu heureuse et puissante pendant des siècles. Il a laissé les systèmes qui tendent à faire un monde sans modèle, ces systèmes parricides de leur passé. Le syndicat qu'il a ainsi formé n'a qu'un défaut : il est petit. C'est plutôt un modèle qu'une grande chose. Il ressemble à ces machines que construisent les ingénieurs et qui sont comme des jouets, avant d'être reproduites en grand et en nombre. Mais c'est au moins une assemblée corporative rétablie, et il est bon d'en parler parce que toute œuvre discutée, comme une torche qu'on secoue, fait plus de lumière que la flamme au repos.

Cette association mixte se compose de patronnes, d'employées et d'ouvrières qui vivent de l'Aiguille. L'Association est administrée par un conseil syndical mixte composé de trente-six membres. Le bureau est élu par le conseil pour un an.

Le Syndicat poursuit d'abord une œuvre de charité et de justice, le relèvement de l'ouvrière chez elle. Formant une personnalité civile, il a la capacité de contracter et de s'obliger. Il a créé un bureau de placement et de renseignements, un service de conciliation et d'arbitrage. Il a organisé une caisse de prêt aux employées

et aux ouvrières, estimant que le travail est un capital. L'intérêt des prêts est de deux pour cent par an. Une caisse de loyer facilite aux ouvrières et aux employées le paiement ponctuel des cruels trimestres. Enfin, le Syndicat de l'aiguille a organisé des restaurants de femmes seules qui suffiraient à faire de cette œuvre une triomphante résurrection du passé. (De ces restaurants on reparlera longuement).

Mais le Syndicat de l'aiguille ne s'arrête pas à ce but de justice. National, il travaille à maintenir la suprématie du goût français par tous les moyens et par la restauration de l'apprentissage.

Il n'y a plus à Paris de véritables apprenties, sauf dans les grandes maisons. Partout ailleurs, la petite fille est devenue le "trottin" et passe sa journée, carton au bras, à courir dans la boue ou sous le soleil de la Bastille à l'Arc de Triomphe. C'est la coursière qui passe : c'est la martyre de la mode. Elle a douze ans, quatorze ans, et déjà elle connaît l'hôpital ; trois mois pour chevilles enflées, trois mois pour bruchite ! En forme de nourriture un petit pâté de débris ! En manière de boisson un verre de vin sur le comptoir comme un homme ! La maladie est au bout et le magasin change de victime :

— Voilà seize mois, disait une mère, que ma fille est apprentie. Elle ne gagne rien, n'apprend rien, n'a fait que des courses et gagné qu'une maladie.

Si cette enfant devient une ouvrière, ce sera par intuition ou par génie.

Le Syndicat de l'aiguille a organisé des cours de modes, des cours de dessin où les patronnes peuvent envoyer gratuitement leurs apprenties. Là, une future ouvrière apprend à être artiste, à chercher des idées dans les gravures, dans l'histoire, dans les tableaux ; car le chiffon a ses lettres de noblesse, et pour le chapeau, pour la robe comme pour tout, l'avenir est gros du passé.

Le Syndicat de l'aiguille a organisé dans le même but une exposition de poupées qui fit courir tout Paris. Il figurera à l'Exposition de 1900, et la petite institution détachera son profil auguste et sévère de ressuscités sur le fond embrasé des nouveautés révolutionnaires.

Au surplus, quelle est l'organisateur de cette

œuvre modèle ? Quelque grand couturier sans doute ? quelque modiste retirée après fortune ? Non. C'est un jésuite, de cet ordre blessé mais immortel qui ne brave jamais les circonstances, et les accommode toujours. C'est un jésuite contre lequel la forge de calomnie est sans cesse allumée. C'est un descendant intellectuel des Français de Borgia, des Aquaviva Leynez, qui n'a pas délaigné de descendre à la cause des plus petites et des plus oubliées. L'homme qui a restauré la corporation au profit des ouvrières de l'aiguille a fait le compte de ces larmes, de ces cris, de ces déchirements qui attendent l'âme et le corps de la petite ouvrière. Sur les misères où les politiques avaient jeté le voile épais de leur cécité volontaire, parce qu'il n'y avait pas d'électeurs à gagner, le jésuite s'est arrêté et il s'est courbé vers les mystères de ces souffrances de femmes, claires à l'œil de Dieu seul, Et il a simplement ressuscité une organisation du moyen âge, couchée dans sa tombe ; et il l'a épousée de sa poussière ; et il l'a faite vivante ; et il s'appelle le Père du Lac.

JEAN DE BONNEFON.

### SANS CONTREDIT

Vous ne tousserez plus, si vous prenez du BAUME RHUMAL, le meilleur spécifique dans le monde entier.

27

## Universités Américaines

Les bonnes actions des peuples ont une heureuse influence sur leur avenir, comme leurs injustices pèsent sur leur postérité. C'est pourquoi les peuples, autant que les individus, ont le plus impérieux intérêt à être justes. Et la dernière générosité de la monarchie française, envers les États-Unis d'Amérique, aura assuré, à la France plus d'avantages ultérieurs que les plus glorieuses conquêtes de ses armées et les plus ingénieuses combinaisons de sa diplomatie.

Pour quiconque sait réfléchir, les témoignages du souvenir reconnaissant, que gardent les Américains des États-Unis, de l'aide désintéressée de nos ancêtres, nous doivent inspirer une pitié attendrie, pour la spontanéité de leur inter-

vention. Leur chevalerie traditionnelle ne fut jamais mieux inspirée qu'en leur élan secourable à la jeune indépendance des États de l'Union. Et il y a plus qu'une flatteuse courtoisie, il y a une cordialité affectueuse, dans la pensée qui a fait associer notre ministre de l'instruction publique, un haut fonctionnaire de notre Université, un de nos peintres illustres, un de nos hommes politiques les plus distingués, au banquet commémoratif de la naissance de Washington, sous la présidence du représentant des États-Unis, à Paris.

On sait peu, en France, en quoi excelle le haut enseignement aux États-Unis.

Ce qui sollicite, avant tout, notre admiration, dans les universités américaines, c'est la surabondance prodigieuse de leurs ressources, et l'origine toute municipale ou individuelle de ces ressources.

Il n'y a guère que l'université de Ann-Arbor, à Michigan, qui soit soutenue par une subvention de l'État. Elle en reçoit un million par an. Et elle n'a pas de legs. Les individus ont pour principe aux États-Unis, de se désintéresser des institutions dont l'État assure le fonctionnement.

Partout ailleurs, les dotations des universités et leurs améliorations, sont dues à l'initiative privée et aux villes où elles sont situées.

C'est ainsi que Columbia College, à New-York, possède pour 1,700 étudiants, un revenu annuel de 1,100,000 francs et des bâtiments d'une valeur de 3,838,500 francs.

L'université Cornell, à Ithaca, dans l'État de New-York, a été fondée par Ezra Cornell, et le docteur White. Elle compte 1,400 étudiants. Ezra Cornell lui a donné 2,500,000 francs. White, Sages et Barnes, un grand éditeur de New-York, lui ont aussi laissé des legs importants.

L'université Johns Hopkins, à Baltimore, porte le nom de son fondateur. Il lui a assuré, pour son compte personnel, une dotation de 15,000,000 de francs.

Une université catholique a été créée par Mgr Keane à Washington, en 1884. Il a eu, pour cela, le concours de miss Mary Gwendoline

Caldwell, dont le grand-père était directeur de théâtre, et le père fabricant de gaz, à la Nouvelle-Orléans. Elle a fait don de 6,500,000 francs, à cette université. Et on annonce, qu'actuellement, Mgr Keane, à la demande de Léon XIII, est en quête d'un nouveau million de dollars.

Paul Tulale, en 1882, racheta les bâtiments de la vieille université de la Nouvelle-Orléans, et donna 5,500,000 francs, à la nouvelle université de cette ville, qui porte son nom. A Tulane, les noirs sont à part des blancs, comme ils le sont dans tous les lieux publics des Etats du Sud. A Harvard, au contraire, dans la grande université de Boston, les nègres se mêlent aux blancs. Ils ne sont plus l'objet d'aucune distinction, dans les Etats du Nord.

Cette université Harvard est la plus ancienne université américaine. Harvard, son fondateur, sortait des universités anglaises, en 1631. Il émigra à Charlestown. En 1638, cette honnête clergyman, inaugura la série des munificences individuelles qui ont porté, à plus de 60 millions francs, la fortune communautaire de la grande université. Et il y a, à côté de l'université Harvard, pour les jeunes gens, l'université Wellesley, pour les jeunes filles. Elle a été fondée, en 1863, par un avocat de Boston, M. Hensy Fowles Durant et sa femme. Ils lui donnèrent, l'un et l'autre, quatre millions de francs. D'autres dons ont élevé, à plus de huit millions, la propriété de Wellesley.

Et Boston, qui a 607 écoles publiques gratuites d'enseignement primaires et secondaire, a, en outre de ses universités, un collège de travaux manuels fondé par Mrs Quincy A Shaw, doté par elle, d'un demi-million de dollars; et la ville se préoccupe sans cesse, d'augmenter les ressources de ses écoles et de ses universités.

Il y a une véritable émulation de largesses aux universités, entre les riches citoyens américains. C'est cette émulation qui a inspiré à un citoyen de l'Illinois, la pensée d'offrir six cent mille dollars, pour l'université de Chicago, à condition que d'autres personnes complèteraient le million. Les quatre cent mille dollars furent souscrits, le jour même. Et le premier donateur

doubla, pour son compte, ces cinq premiers millions.

Si on s'arrête à réfléchir, dans la stupeur dont on est envahi, devant ces monceaux de millions accumulés par les générosités individuelles, à l'usage de quiconque veut s'instruire, en Amérique, et si on veut pénétrer le mobile de ces munificences royales, on s'accorde avec M. Paul Bourget, qui a pénétré si ingénieusement l'âme américaine, dans "Outre-Mer", à attribuer l'impulsion de ces largesses, "à la vitalité profonde, aux Etats-Unis, du sentiment civique. Cette prodigalité de millions, dit M. Paul Bourget, n'a pas d'autre principe. Elle traduit la conviction, ancrée au plus intime de tous les citoyens, que la communauté ne doit rien épargner pour fournir à tous ses membres l'occasion de développer tous les dons reçus en naissant." Ce sentiment civique est encore surexcité par la soif de savoir, l'avidité de culture de cette société, excellemment observées par M. Paul Bourget, "qui veut, dit-il encore, par tous ses habitants, apprendre et comprendre, se saturer l'intelligence. C'est une des fièvres américaines que ce fanatique, ce presque maladif besoin de s'instruire, et il n'est n'est lui même, qu'une des formes de la grande et noble fièvre qui dévora toute cette société rude encore, chaotique, informe, trop récente et nostalgique de civilisation." Et si on ajoute encore à cette passion un peu effrénée de savoir, l'impatience de faire mieux et plus fort que le voisin, en tout objet de l'activité humaine, on aura le secret de cette émulation de générosités, dont bénéficient les universités américaines.

Le régime de ces universités, leur organisation, leurs méthodes ne sont pas moins étonnants et admirables que leur prodigieuse richesse. Tout a été dit sur la perfection hygiénique de leur installation et sur l'heureuse combinaison de travaux intellectuels, d'exercices physiques et de vie personnelle qui sont de règle partout.

Les nuances de mépris et d'envie entre étudiants riches et étudiants pauvres, y sont ignorées. Pour s'assurer de quoi vivre, on voit des étudiants remplir des fonctions serviles, comme servir à table leurs camarades de cours, sans que ce travail mercenaire leur attire la moindre

déconsidération. En Amérique, l'homme vaut, non par ce qu'il possède, mais par ce qu'il produit.

Les étudiants américains tenus à prendre leurs repas ensemble, gèrent eux-mêmes leurs dépenses de table, comme ils gèrent les clubs nombreux de leurs universités, et comme leurs professeurs administrent la fortune communautaire de leurs établissements, de concert avec les villes où ils sont institués, mais sans ingérence de l'Etat. Les biens de main-morte n'excitent aucune objection aux Etats-Unis. Et le réalisme avisé des études, y donne aux étudiants, sous toutes les formes, ce sens aigu de la réalité qui ne les laissera embarrassés devant aucune des éventualités difficiles de la vie.

La miraculeuse intensité de culture intellectuelle de la démocratie américaine, qui a été le sujet des discours de M. Leygues, de M. Liard et de M. Tony Robert-Fleury au banquet d'hier, est bien propre à nous donner quelque fierté. Nous avons un peu le droit de penser que l'action secourable de la vieille France n'a pas été étrangère à cette passion de savoir, qui inspire tant de dons fastueux aux universités américaines. Et les américains nous autorisent, eux-mêmes, à cette fierté, puisque leur souvenir des services rendus associe la France, si délicatement à la commémoration de la naissance du fondateur immortel de leur liberté.

D'autres peuvent invoquer de partielles affinités de race, pour solliciter l'amitié des Américains et oublient, trop aisément, l'oppression dont ils les accablèrent. La France n'a même pas à faire valoir ses bons offices d'autrefois pour recevoir d'eux, des témoignages d'amitié qui sentent la parenté du cœur. La mémoire de leurs héros est inséparable de celle de quelques-uns des nôtres. Ils le reconnaissent avec bonne grâce. Et ils nous donnent, volontiers, l'occasion de nous souvenir que la France a été longtemps, dans le monde, le chevalier de la justice, avant d'avoir été le chevalier de la liberté.

FÉLICIEN PASCAL.

Demandez la **DERMAINE** pour le masque, le remède à la mode. Voir l'annonce.

## TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts ; mais on ne réussit pas à les trouver, a moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut être même n'est elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

## ON NE PEUT LE NIER

Le BAUME RHUMAL guérit infailliblement la toux, le rhume, la coqueluche. 31

50 YEARS' EXPERIENCE

# PATENTS

TRADE MARKS  
DESIGNS  
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

**Scientific American.**

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.  
**MUNN & Co.** 361 Broadway, New York  
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Demandez un numéro échantillon du REVEIL qui vous sera envoyé gratuitement pendant quatre semaines à toute adresse qui sera fournie au Canada ou aux Etats-Unis.



## POUR VOUS, MESDAMES !

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne peut se soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit-elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparaissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine.

# LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

**Masque,  
des Taches de Rousseur,  
des Comédons et  
de toutes les décolorations  
de la Peau.**

**GUÉRISON GARANTIE**

Toutes les femmes affectées par le Masque les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

## Un Sauveur !

C'est la

## Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

**Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.**

S'adresser

Tiroir Postal 2184,

MONTREAL CANADA